



SARA – MON HISTOIRE VRAIE (1)

**Comédie de
Genève**

www.comedie.ch

Tatiana Lista

T. +41 22 809 60 76

tlista@comedie.ch

Tiziana Bonghi

T. +41 22 809 60 76

tbongi@comedie.ch

Grande Salle - Mise en scène Ludovic Chazaud

du 4 au 9 décembre 2018

Comédie de Genève

Dossier pédagogique

Sara – Mon Histoire Vraie (1)

Générique

Texte et mise en scène : Ludovic Chazaud

Avec : Céline Nidegger, Mathias Glayre, Ludovic Chazaud

Collaboration artistique : Aline Papin

Création son et musiques : Alexis Gfeller, Cédric Simon

Création lumières : Joana Oliveira

Création costumes : Olga Kondrachina

Scénographie et construction : L'illustre atelier - Serge Perret

Administration : Maria Da Silva

Production : Cie Jeanne Föhn

Coproduction : Petit théâtre de Sion, Théâtre La Grange de Dorigny-UNIL

Soutiens : Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Pourcent culturel Migros, Loterie Romande

jeannefohn.com

Le spectacle

Sara est une amie d'enfance.

Une amie dont j'étais amoureux. Je l'ai retrouvée à l'âge de 31 ans.

Nous avons commencé à nous raconter des choses.

À l'adolescence, Sara avait dans sa classe une camarade rejetée.

Une fille devenue la risée de la classe.

Sara se moquait aussi.

Sara et ses camarades lui ont fait croire que l'un des garçons de la classe était amoureux d'elle.

Ce garçon était le petit ami de Sara.

La fable de Sara nous raconte l'escalade du mensonge, de l'aveuglement, d'une violence.

Escalade qui pourra conduire au drame.

Ludovic Chazaud

Il s'agit d'une histoire entre biographie et théâtre qui s'appuie sur des photos, des entretiens mais surtout sur le récit d'événements vécus et d'autres fantasmés. Il s'agit d'une réflexion portée au plateau sur la manière de récolter des souvenirs, de s'en servir. Une réflexion sur la façon subjective que l'on a de regarder un événement, de se l'approprier ou de s'en éloigner. La fable de Sara commence avec un canular, un mensonge, d'ado. S'ensuit un labyrinthe de regards sur le monde dans lequel plus personne ne peut savoir ce qui est vrai.

Le public pourra découvrir une installation, sorte de galerie de pièces à conviction – préambule au spectacle – dans le Studio Claude Stratz. Ou dans de petits livrets distribués à l'entrée de la salle. Une immersion complète dans les effets de réel qui seront utilisés sur le plateau, afin de construire une mémoire collective immédiate à partir de la même mémoire visuelle que celle qui a servi à Ludovic Chazaud pour produire le texte. Des images comme autant de certitudes, des images du « ça s'est vraiment passé comme ça », afin de rapprocher l'histoire plus près des yeux pour que le public la colle plus près du son coeur.

Les thématiques : la fiction/réalité, l'autofiction, l'adolescence, le harcèlement, le souvenir, le passé

Les activités pédagogiques autour du spectacle : dossier d'accompagnement pédagogique, présentation dans la salle de cours, rencontre avec le metteur en scène, visite du théâtre

Entretien avec Ludovic Chazaud ; propos recueillis par Arielle meyer MacLeod

Ludovic, comment décrire ce spectacle ?

Il s'agit d'abord d'une histoire, une histoire dans laquelle il y a plusieurs histoires. C'est construit comme cela. Il y a l'histoire de mes retrouvailles avec Sara – mon amie d'enfance – qui me raconte l'histoire de Magalie, la copine de classe qui a été la victime d'un canular ayant basculé dans l'horreur, et dans ces histoires je raconte le début de mon histoire avec ma fille. Toutes ces histoires se rejoignent à la fin. Le spectacle est comme l'aventure de ces trois récits et forme ainsi une quatrième histoire qui s'écrit à même le plateau avec Céline et Mathias, les acteurs, une histoire de chair et de peau plutôt qu'une histoire de mots, une partition gestuelle des corps dans l'espace ; des adresses, tantôt au public, tantôt à l'autre acteur, parfois en distance et parfois charnelles et habitées. Tout cela est très écrit, une façon d'écrire cette histoire mais aussi de réécrire l'Histoire.

Ces récits s'interpénètrent et trouvent un dénouement commun qui traite d'un sujet difficile, celui du bourreau et de la victime.

Oui. Face à tel ou tel événement de ma vie où j'ai pu être soit bourreau soit victime, je me suis souvent demandé : Comment en suis-je arrivé là ? À quel endroit du « récit » aurait-il fallu que les choses se passent autrement ? Mais ce n'est pas possible de modifier un souvenir. Et c'est là que ma fille intervient : ce spectacle lui est adressé. Moi je ne peux pas revenir sur les événements de ma vie mais je peux essayer de la mettre, elle, sur un bon chemin, afin qu'elle ne soit ni victime ni bourreau. Mais c'est très difficile de donner cette force-là. Nos parents doivent essayer de nous la transmettre quand nous sommes enfants. Par exemple, c'est un exemple qui me vient en tête, j'ai eu une période difficile pendant laquelle j'étais devenu le bouc émissaire de la classe. Les enfants m'appelaient Ludovic Chasse d'eau. Mon père, plutôt que de me dire « frappe-les », ou « moi je vais aller te défendre », a eu la force de me dire : « fais comme si de rien n'était, ça passera ».

La construction du spectacle est très troublante. Comme si vous jouiez à la fois d'effets de réel et d'effets de fiction. Vous dites d'ailleurs au début du spectacle : « l'histoire de Sara a été le germe de réalité qui fait pousser la fiction », en vous amusant de ce que vous appelez une métaphore potagère.

Le spectacle s'est en effet écrit comme ça, à partir de souvenirs et d'histoires qui m'ont été racontées. Plus on avance dans le spectacle et plus on plonge dans l'horreur.

On s'éloigne des souvenirs personnels pour aborder une écriture qui relève de l'enquête, dans laquelle chaque détail demande à être précisé. Ce qui, selon moi, peut donner des clés pour comprendre qu'il s'agit d'une fiction. Le spectacle est construit sur un pan lumineux et pan sombre. Le pan lumineux de mes souvenirs d'enfance avec Sara, des retrouvailles, des jeux et de l'insouciance, et le pan sombre du souvenir cruel, dans lequel j'interviens de moins en moins, où le souvenir se floute, se dissout dans une nappe de brouillard. Alors comme j'incarne en quelque sorte le garant que cette histoire est la mienne, je « disparais ».

Si ce n'est le grand retournement de la fin, qui induit un doute. Est-ce que ce personnage de Ludovic Chazaud est simplement celui qui a recueilli le récit de Sara pour en faire un spectacle ou a-t-il été un des protagonistes ?

Oui il y a un *twist*. J'aime beaucoup cela, les *twists*, comme celui de Usual suspect dont la dernière image nous révèle que le narrateur n'est autre que le monstre de l'histoire. Mais pour le cas de notre spectacle je laisse le spectateur être maître de son impression. Peut-être tout n'est-il pas si clair dans ce brouillard !

Ce *twist* inverserait la métaphore potagère en quelque sorte, en retournant l'effet de fiction en effet de réel ?

Oui. Peut-être une manière de traiter de ce phénomène très actuel qui consiste à vouloir entendre des vraies personnes parler de leur vraie vie. Comme si la figure de l'aveu était aujourd'hui la seule à garantir la force émotionnelle d'un récit. Au début de la construction du spectacle je me posais beaucoup cette question : comment émouvoir, toucher, ou même juste écouter au théâtre ? Doit-on raconter uniquement des histoires qui nous sont vraiment arrivées, des histoires où nous sommes affectés dans nos chairs, parce que plus personne ne croit au pouvoir de la fiction, de l'incarnation ?

Vous avez donc choisi de court-circuiter le processus ?

De le court-circuiter et d'en faire une force. Car au fond, j'ai l'impression qu'un auteur n'écrit jamais qu'à partir de lui-même, de ses souvenirs, de son propre langage, de sa façon de penser. Enfin, je ne sais pas si c'est comme ça pour tous les auteurs, mais ça l'a été en tout cas pour moi dans ce spectacle. C'est la manière que j'ai trouvée de « toucher » les gens, à travers une forme de parole qui est mienne. J'ai semé des effets de réel dans mon texte pour créer ces twists entre réalité et fiction. Et je me suis servi de cet effet de réel majeur qu'est la présence de l'acteur sur scène. Parce qu'on aime que le théâtre soit l'endroit du vrai. Stéphane Kaegi, Jérôme Bel travaillent là-dessus, ils créent des personnages à partir de personnes réelles, des personnages qui ont ainsi une sorte d'aura de réalité et de ce fait se situent « près des yeux et près du coeur ».

Comme vous, lorsqu'au début du spectacle vous arrivez sur scène en disant « bonsoir, je suis Ludovic Chazaud, metteur en scène du spectacle ». Ludovic Chazaud est donc un personnage ?

Oui je suis un effet de réel, un bien joli d'ailleurs ! Ludovic Chazaud est un personnage de metteur en scène, c'est moi en surdimensionné. J'ai d'ailleurs un costume de scène, un costume de moi en somme. Un costume que je pourrais porter dans la vie mais qui n'en est pas moins un costume. Je suis quelqu'un d'autre.

Dans ce titre Sara – Mon histoire vraie (1), chaque mot est important il me semble.

Oui, c'est une association de termes qui est problématique, car si je m'approprie une histoire, c'est qu'elle est passée par le filtre de la mise en récit, et n'a donc plus de valeur de vérité, peut-être une valeur de réalité mais pas de vérité. De lui accoler l'adjectif « vraie » est une façon de mettre le problème en exergue. Et puis, j'avoue piteusement, ce titre est aussi une astuce marketing. Une accroche qui relève des procédés du « storytelling » : lorsqu'il s'agit d'une vraie histoire elle se vend mieux.

Pourquoi est-ce que les histoires vraies se vendent mieux ? Est-ce que vous avez une réponse à cela ?

Moi aussi j'aime les histoires vraies, je me fais avoir au fond du coeur par celles-ci. Mais non, je n'ai pas de réponse, et c'est une question que je ne cesse de me poser. À un moment donné on n'a plus voulu de la fiction. On a affirmé la présence de l'acteur et du théâtre, la réalité de l'événement théâtral, on a remis le personnage, et puis on a cessé même de montrer le théâtre pour afficher le quotidien et témoigner de la vie telle qu'elle est, en mettant un bleu de travail sur scène. Non c'est bête cette histoire de bleu de travail, c'est juste un exemple, une image, oui une image. Je pense à la télé-réalité, où tout est pourtant scénarisé. Et j'avoue que j'adore certaines émissions de télé-réalité. Comme *Man versus Wild*, un type qui part dans la nature et qui a une journée pour trouver à boire et à manger et regagner un point où on vient le chercher. Mais si on regarde les 7 saisons, on s'aperçoit que lui aussi finit par remettre en question la représentation. Dans la première saison, il témoigne face caméra : « si vous trouvez des aiguilles de pin vous pouvez les bouillir et les manger ; si vous trouvez ce genre de serpent vous pouvez l'attraper, il n'est pas venimeux, le mieux c'est de le garder autour du cou pour le griller le soir », tout en faisant comme si le caméraman n'existait pas, pour accréditer la fiction selon laquelle il est vraiment seul dans la nature. Mais au fil des saisons, il se met à parler à la personne qui l'accompagne : « attention à la perche » « donne-moi la main c'est casse gueule ou passe-moi la caméra... », il joue avec la réalité de la situation du tournage, puisque évidemment il n'est pas seul. J'adore ça ! Je les trouve géniaux d'avoir trouvé ce subterfuge d'avouer que tout est scénarisé. Par cet aveu ils créent encore plus l'impression de réalité. Ils ont su évoluer avec le regard du spectateur qui est de moins en moins dupe des artifices de l'écriture. Le théâtre s'est sans doute nourri de tout cela, pas de *Man versus Wild*, mais de cette quête du vrai.

Est-ce que les gens vous demandent, après le spectacle, si cette histoire est vraie ?

Oui, tout le temps.

Est-ce que vous répondez ?

Non. Je n'ai jamais dit qu'elle était la part de réalité et de fiction. Cela dénaturerait le spectacle. Je dis que cette histoire m'a été racontée, même s'il ne s'agit pas d'une seule histoire mais de plusieurs histoires venant de sources différentes.

L'effet de réel selon Roland Barthes

On doit cette notion à Roland Barthes qui l'a développée en 1968 dans un article de la revue *Communication* portant sur Littérature et réalité.

En exergue de sa démonstration, Barthes cite un passage de *Un Coeur simple* dans lequel Flaubert décrit le salon de Mme Aubain : « un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons ». Il relève que si la mention du piano est une indication du standing bourgeois de sa propriétaire, celle des cartons un signe de son désordre, la référence au baromètre semble quant à elle dénuée de toute valeur fonctionnelle. Ce baromètre n'apporte rien à l'économie du récit, n'a aucune fonction dans l'intrigue, et ne donne aucun indice sur la position sociale ou la nature psychologique du personnage.

C'est un *détail inutile*, dit Barthes, dont la fonction n'est pas de dénoter l'objet mentionné, mais de connoter la réalité elle-même. Le baromètre de Flaubert, affirme-t-il, ne dit rien d'autre que ceci je suis le réel. « C'est la catégorie du réel, ajoute Barthes, (et non ses contenus contingents) qui est alors signifiée ». Se produit alors ce qu'il nomme un effet de réel, procédé essentiel pour créer le vraisemblable requis par toute esthétique réaliste.

Projet avec le CFPP: ateliers d'écriture et de mise en scène autour de la thématique du harcèlement

Autour de ce spectacle, la Comédie mène des ateliers d'écriture et de mise en scène avec des élèves du CFPP. En voici une brève présentation.

Genèse du projet

Constatant que les élèves du Centre de formation pré-professionnelle (CFPP, ancien CTP, Centre de la transition professionnelle) n'ont pas eu souvent l'occasion d'exprimer leur créativité, ni de fréquenter les institutions culturelles théâtrales lors de leur scolarité et hors cadre scolaire, et qu'ils ont besoin de situations de communication réelles ainsi que d'un engagement concret pour ancrer leurs apprentissages, la chargée de l'action culturelle de la Comédie de Genève, Tatiana Lista, a élaboré avec une enseignante du CFPP, Sophie Gander, un projet qui répond spécifiquement à ces besoins. Le projet propose un parcours culturel, participatif, créatif et pratique, pour une classe du CFPP. Ce parcours est composé d'ateliers d'écriture et de mise en scène d'octobre à avril, en collaboration avec l'enseignante et deux acteurs culturels reconnus, Jérôme Richer et Yvan Rihs, afin de travailler autour de la thématique du harcèlement. Le CFPP a en effet mis en place un groupe de réflexion sur le harcèlement et les violences scolaires, ce qui permettra de mettre en relation l'écriture d'un texte dramatique et sa mise en forme scénique avec le projet d'établissement, ainsi que de produire un matériel utilisable dans d'autres classes et, éventuellement, une présentation à des fins de prévention et d'information. Le travail en classe préparera aussi les élèves à assister à un spectacle qui aborde cette problématique, accueilli en décembre par la Comédie (*Sara, mon histoire vraie (1)* de Ludovic Chazaud). À cette occasion, les élèves pourront assister au spectacle et découvrir les différentes professions à l'œuvre dans un théâtre lors d'une visite de la Comédie.

Contexte

Les élèves qui fréquentent le CFPP sont des élèves en décrochage scolaire, qui bénéficient d'une année de transition afin de s'orienter et de construire un projet professionnel. Les raisons de leur décrochage sont multiples, mais des situations d'échec répétées les ont placés dans une position d'insécurité où ils ont particulièrement besoin de renforcement positif afin de reprendre confiance en eux pour pouvoir envisager l'avenir. On observe chez ces élèves une perte de motivation due à un manque de sens donné aux apprentissages scolaires. De plus, ce sont des élèves dont l'accès à la culture institutionnelle est largement empêché par un sentiment d'illégitimité. C'est pourquoi ce parcours prévoit, d'une part, de les remobiliser grâce à un projet qui les implique en tant qu'acteurs de leurs apprentissages et, d'autre part, de leur faire découvrir les différentes facettes de la création et d'une institution théâtrales, ce qui les amènera à collaborer dans un climat favorable aux apprentissages, à renforcer leurs compétences scolaires, particulièrement leur expression écrite et orale, et à stimuler leur créativité.

Enjeux pédagogiques

- promouvoir la culture et la pratique artistique
- permettre aux élèves de s'approprier une thématique citoyenne de prévention des incivilités (harcèlement scolaire)
- renforcer les apprentissages et ancrer la production de l'écrit dans une situation de communication réelle et concrète
- favoriser la créativité dans un climat favorable de collaboration et de coopération favorable aux apprentissages

Les élèves du CFPP seront présents lors des présentations en classe afin de témoigner de leur projet et de prendre en charge, lors d'une discussion avec d'autres élèves, un aspect qui les touche plus particulièrement dans le harcèlement.

BIOGRAPHIE

Ludovic Chazaud

Né en 1983 à Lyon, Ludovic Chazaud est un comédien et metteur en scène, directeur artistique de la Cie Jeanne Föhn.

Ludovic Chazaud suit la formation de la Scène sur Saône à Lyon, puis intègre en 2006 La Manufacture, à Lausanne. En tant qu'interprète, il joue, entre autre, pour Lilo Baur dans *Le Conte d'hiver* de William Shakespeare puis *Le sixième continent* de Daniel Pennac, ainsi que dans des créations d'Andrea Novicov. En 2015, on aura pu le voir dans *Pas grand chose plutôt que rien*, de Joël Maillard, ou encore dans le projet collectif de *La maladie de la famille M.* mis en scène par Andrea Novicov. Il intervient au Théâtre du Loup depuis 2014 ans en tant que professeur régulier des ateliers théâtre adolescent. Il est aussi directeur artistique de la Cie Jeanne Föhn au sein de laquelle il a mis en scène plusieurs spectacles, dont *L'Étang* de Robert Walser (2009), *L'Orestie cadavre exquis* (2010), et *Une histoire ou Christian Crain* (2011). En 2012, il est assistant à la mise en scène de David Bobée pour la création de *Roméo et Juliette* et d'Andrea Novicov pour *Fenêtre ouverte sur l'intérieur* et *Requiem de salon* où il participe activement à la dramaturgie. En tant que metteur en scène invité, il monte pour Antoinette Rychner son texte *FROST* en 2014. Pour 2012-14, il bénéficie de la bourse de compagnonnage théâtrale Lausanne Vaud qui lui permettra notamment de créer *Couvre-feux*, une adaptation du récit de Didier-Georges Gabily, spectacle repris pour les Journées du Théâtre Suisse Contemporain 2015. Le canton de Vaud décide en 2015 d'attribuer à la Cie Jeanne Föhn un contrat de confiance d'une durée de trois années. En 2015 il est l'artiste en résidence du Théâtre La Grange de Dorigny-UNIL pour trois saisons. Durant cette résidence, il créera *Imaginer les lézards heureux* d'après Stig Dagermann en 2016. En 2017 il écrit et monte au Théâtre du Loup le spectacle *Rien*, adaptation du roman éponyme de Jane Teller, une commande pour les adolescents des cours du Loup.

« Ludovic Chazaud est travaillé depuis longtemps par la question du récit : par la difficulté à raconter, à comprendre, à transmettre. A cet égard, Sara est dans la lignée de ses recherches – pleines de finesse et de perversité – sur le tissage de la narration et du jeu. Après avoir pétri la matière romanesque de Walser, Gabilly, Dagermann, il s'empare (dit-il) de ses propres souvenirs d'enfance et d'adolescence. »
Danielle Chaperon

Quelques dates-clés :

2006-2009 : Formation à la Manufacture, Haute école des arts de la scène

2009 : Fonde la Cie Jeanne Föhn. Mises en scène : *L'Étang* de R. Walser (2009), *L'Orestie cadavre exquis* (2010), *Une Histoire ou Christian Crain* (2011)

2012 : Assistant à la mise en scène de David Bobée pour la création de *Roméo et Juliette* et de Andrea Novicov pour *Fenêtre ouverte sur l'intérieur* et *Requiem de salon*

2015 : Artiste en résidence du Théâtre La Grange de Dorigny- UNIL pour trois saisons

2016 : *Imaginer les lézards heureux* d'après Stig Dagerman (Grange de Dorigny)